Jean-Marie Prieur, *Le vent traversier. Langage et subjectivité*

Andrée Tabouret-Keller

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3060>

DOI : 10.4000/praxematique.3060

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1997

Pagination : 202-204

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Andrée Tabouret-Keller, « Jean-Marie Prieur, *Le vent traversier. Langage et subjectivité* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 28 | 1997, document 10, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3060> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3060>

Jean-Marie PRIEUR

Le vent traversier. Langage et subjectivité, 1996, Université Paul Valéry, Montpellier, Centre de formation pédagogique pour l'enseignement du français langue étrangère, Série Langages et Cultures, 186 p.

Quel est ce vent ? C'est celui qui fait bruire la langue, qui remue les mots, ne laisse pas se figer la parole. C'est celui qui transporte les mots, les fait parvenir à celui qui veut bien entendre, pour qu'ils adviennent à un sens par l'écoute rendue possible. C'est celui qui renvoie l'écho du proféré à celui qui, ayant parlé, aura cru dire, aura cru savoir mais ne savait pas vraiment, pas tout, et que l'écho maintenant interpelle. Le sous-titre *Langage et subjectivité* nous indique la perspective : le sujet, parlant d'une place où il n'est jamais représenté que par des mots, place à la fois trop lourde — carcan de tous les discours — mais bien trop légère — les paroles sont éphémères et leurs effets souvent si ténus. L'expérience de la psychanalyse est présente, elle informe la réflexion et donne à penser.

Huit textes sont rassemblés, qui furent publiés entre 1979 et 1995. « Une linguistique des conversations ordinaires » (1979) contraste l'étude de la langue, en tant qu'objet formel, avec celle du langage dans son ordinaire, dans les mille situations où nous parlons, voire où ça parle, au niveau du « sol raboteux du langage », expression de Wittgenstein rappelée au passage. Placée en tête de l'ouvrage, cette étude introduit les suivantes qui toutes s'inscrivent dans une approche concrète, précise, pratique des « faits parlants ». Ainsi « Passants » (1986) repère quelques-uns des grands thèmes de la « production d'identité » par le biais d'une réflexion interrogée par « l'étranger » et « la migration » : aucune langue n'est non-mixte, non-bâtarde, tout parler est de migration. La distance, le sabir appellent une hospitalité qui, loin de devoir être réservée à « l'étranger », nous est à nous-mêmes vitale, car comment accueillir autrement nos propres sabirs de l'inconscient ? Ainsi encore « Une ethnographie d'occasion » (1987), texte dédié à Jean-Pierre Bauer dont je ne saurais évoquer la mémoire sans dire au moins que si c'est à l'événement de sa mort que nous devons, J.-M. P. et moi, de nous être rencontrés, c'est pourtant la

vivacité de sa pensée qui a fait lien tout d'abord entre nous¹. Ce dont il s'agit dans cette « ethnographie » c'est d'enseigner sa propre langue à d'autres pour qui elle est étrangère. C'est alors entrer dans une relation de relativité face à sa propre langue : maîtrise relative, vide de l'intraduisible, perte de langue à l'étranger. « Paroles en jeu » (1990), compte-rendu de la thèse de Gisèle Pierra, enseignant elle aussi de « français langue étrangère » : il s'agit de l'expérience du théâtre comme pédagogie du projet d'un faire collectif dans l'élan de la création d'un objet esthétique ; l'imagination est sollicitée pour inventer les conditions émotionnelles et matérielles de l'énonciation.

« Le vent traversier », paru dans l'ouvrage collectif *Visions du Maghreb* (1987), part du paradoxe de l'écrivain, d'avoir à tenir un discours général, dans le souci de s'adresser à chacun en propre. Mais le texte est tout d'abord une adresse à des écrivains maghrébins, questionnant l'entité qu'ils formeraient à eux tous. Pourtant, ils ont en commun la difficulté de devoir en appeler à deux langues, écueil peut-être mais force sûrement du pluriel des voix. Pourtant, qui de nous n'aurait qu'une voix ? C'est l'idée qu'aborde aussi « Manières de langage » (1992), avec « Géographie » (voir ci-dessous), l'un des deux textes de fond de l'ouvrage. Ces *manières* interrogent toutes nos parances, tant les plus savantes que les plus sottes, les plus formelles que les plus relâchées. Mais toutes elles ont en commun l'installation, même des plus éphémères, dans une posture d'énonciation, aussi inconstante soit-elle, aussi instable. Le bavardage est l'exemple choisi dont l'analyse conduit J.-M.P. à élaborer une combinatoire descriptive quadripartite. Le premier terme en est l'espace interlocutoire dans sa dimension pragmatique, le second celui ouvert par la matérialisation des discours dans leur dimension linguistique, le troisième celui des valeurs au sens sociolinguistique, et le quatrième enfin, celui de la dimension sémiotique, du sens. Pluralité des approches donc, qui confirme ce que « le bavardage » nous disait déjà, « l'inachèvement des paroles, leurs fragmentations entrecroisées, l'indéterminable des contextes, l'incertitude et l'ambiguïté des interactions » (p. 127). L'on appréciera l'intrigant petit tableau qui range les verbes désignant nos manières de langage, du soliloquer au prêcher par le gazouiller et le plaisanter (p. 128). « Géographie » (1994) est à la fois une étude sur la spécificité de toute langue, sur la profondeur des racines de Freud dans sa langue, l'allemand, et sur cette géographie particulière que requiert la reconnaissance du paysage de langue allemande de la part du lecteur des textes de Freud, fussent-ils traduits. Le prix est celui d'une perte, d'un passage de subjectivité » (p. 136). On peut le mesurer dans le cas de l'usage constant que fait Freud de

¹ Jean-Pierre Bauer, *Recueil. Textes et Ecrits*, 1985, Besançon, Jacques et Demontrond.

termes construits avec le préfixe *über*, et plus particulièrement du terme *Übersetzung*, appui majeur de plusieurs de ses élaborations. Prieur suit quelques pistes des emplois de cette expression, et illustre comment le sujet, qui rêve mais aussi du rêve, n'est en fin de compte pour Freud rien d'autre qu'un avatar de traductions, toujours passagères, jamais abouties. C'est que le rêve exprime, et poursuit à la fois, le désir de prendre sens. Le rêveur prête assistance à cette manigance, mais assiste, souvent médusé et impuissant, au résultat — le rêve — qui d'images de rêve en rébus rêvés, exploite toute la chimie du langage pour fabriquer une histoire dessinée si bien faite qu'elle le laisserait dormir. Le recueil se clôt par une petite introduction (1995) à l'œuvre de Denis Vasse : les questions graves posées à la clinique aujourd'hui par une certaine précarité du rapport de filiation y sont centrales — l'ouvrage *Le poids du réel, la souffrance* (1994) est plus particulièrement cité. Notre malaise serait celui qui découle d'un amenuisement du droit par lequel s'institue l'humanité et par lequel pourrait s'expliquer les dérives incestueuses auxquelles l'on a affaire de plus en plus souvent dans les lieux d'accueil des familles en souffrance.

Lisez ces textes, laissez-vous porter par le vent traversier : il vous conduit au pays des bénéfices de l'épreuve de l'écrire-penser.

Andrée TABOURET-KELLER
Université Louis Pasteur, Strasbourg I.